NNÉE. — N° 8

50 centimes

La Revue Théâtrale

Mlle LECONTE

La Revue Théâtrale

SOMMAIRE

TEXTE

Bavardages de théâtre	Paul Gavault
Histoire de *Renée Mauperin*	Henry Céard
Chronique de quinzaine	Edouard Gauthier
Entr'actes	George Vanor
La mise en scène	Théodore Massiac
Figures d'artistes : *Mlle Leconte*	Albert Dayrolles
La Pantomime	Georges Frappier
Propos de la Cour et du Jardin	G.-T. Norma
Théâtre international : *Jeunesse*	G.-C. Félizet
Les Théâtres accotés	Henry Fransois
En passant	Jacques Duchange
La Mode au théâtre	Vtesse de Réville
Livres à lire	H. Lefin
Echo chromé de la Bourse	B.-T. Tapir

ILLUSTRATIONS

COUVERTURE. Portrait de Mlle Marie Leconte par Cautin et Berger.

Dans les articles : portraits de M. Perrin, ancien Administrateur de la Comédie-Française, et de M. de la Rounat, ancien directeur de l'Odéon. — Portrait de Mlle Balthy : scènes d'*Andromaque*. — Portrait de Mlle Leconte dans la *Martyre*, dans *Patrie*, dans la *Critique de l'École des femmes*. — Portraits des mimes Georges Wague et Christiane Mendelys. — Décor de *Jeunesse* ; portraits des interprètes. — Portraits de Mlle Viviane Lavergne et de Mlle Germaine Lauret. — Dessins de Douhin.

COUVERTURES DE LA REVUE THÉATRALE

N° 1. Mme Georgette Leblanc, phot. Cautin et Berger.
N° 2. M. Paul Mounet, phot. Cautin et Berger.
N° 3. Mlle Spindler, dessin de José Engel.
N° 4. Mlle Moreno, dessin de José Engel.
N° 5. Mlle Diéterle, dessin de José Engel.
N° 6 Portrait de Mlle Lavallière par Cautin et Berger.
N° 7. Les Sœurs Mante, phot. Cautin et Berger.
N° 8. Mlle Marie Leconte, phot. Cautin et Berger.

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION

Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE

Kananga-Osaka

d'une délicieuse fraicheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.

Parfumerie V. RIGAUD, 1 faub. St Honoré (r. Royale), Paris

Verreries Artistiques

SALVIATI

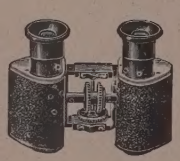
DE VENISE

16, Avenue de l'Opéra — Paris

VIN DES PONTIFES

Tonique Apéritif

Demandez partout un "PONTIFES"



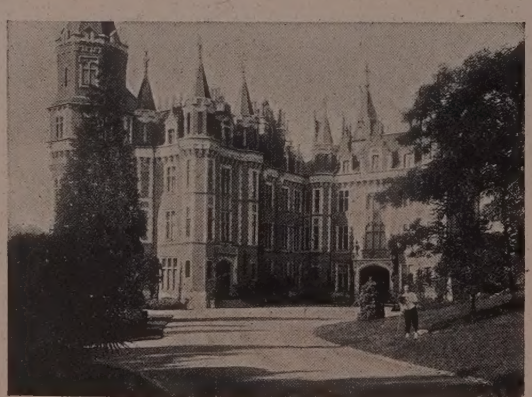
C.-P. GOERZ

Berlin-Friedenau

Optique, Jumelles, Photographie

NOTICES FRANCO SUR DEMANDE

22, rue de l'Entrepôt — PARIS



ROYAUME DE ROUMANIE

Conversion des Bons du Trésor 5 % émis en 1899 en Rente Roumaine 5 % Amortissable de 1903

NE POUVANT ÊTRE CONVERTIE PENDANT 16 ANS

Les nouveaux titres, exempts de toute taxe de timbre ou autre impôt en Roumanie, ont le même revenu que les Bons et sont munis, comme eux, d'un coupon de Fr. 12,50 échéant le 1er juin 1903. Ils sont offerts aux Porteurs des Bons, aux prix de Fr. 97,75 %, soit avec une soulte en espèces de Fr. 11,25 par Bon du Trésor de Fr. 500 échangé.

LES DEMANDES DE CONVERSION

sont reçues jusqu'au MARDI 7 FÉVRIER 1903

à la BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, au COMPTOIR National D'ESCOMPTE de Paris, à la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France, et dans les AGENCES et chez les CORRESPONDANTS de ces Établissements.

VOIR LE PROSPECTUS POUR LES DÉTAILS

Indispensable à toutes les Ménagères ET PENSIONNATS DE DEMOISELLES

REPRISEUSE MECANIQUE

Avec cette repriseuse n'importe qui peut faire des reprises invisibles, vivement et facilement, sur Bas, Chaussettes, Lingerie et tous les tissus.

4f75 *franco pour la France et les Colonies*, CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE.

Seul Concessionnaire : L. WEISER.

11, Rue Martel, PARIS. *GROS et DÉTAIL.*

2e Année. — N° 8. Janvier 1903. — 11.

La Revue Théâtrale

BIMENSUELLE

Directeur Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :	Rédaction et Administration	Le Numero
Un an : Paris ..... 12 fr.	60, Rue de La Rochefoucauld, Paris	France ..... 50 cent.
— Départements ... 15 »	Téléphone : 271-94	Etranger ..... 65 »
— Etranger..... 17 »		

Bavardages de Théâtre

L'événement de la quinzaine est la prise de possession, par les frères Isola, du Théâtre de la Gaîté.

M. Debruyère passe la main et, si le Conseil municipal ratifie le contrat, il prendra une retraite bien gagnée et laissera aux brillants directeurs de l'Olympia le soin de veiller aux destinées de la Gaîté.

M. Debruyère a connu des heures de gloire : il a monté *Panurge*, *Le Voyage de Suzette*, et surtout *Le Petit Poucet*. A cette époque, c'était un oseur : il a bien changé et le faste de ses mises en scène ne rendait plus guère jaloux que Cluny, depuis déjà longtemps.

L'erreur où a vécu M. Debruyère est peut-être de penser qu'on peut, à l'heure actuelle, obtenir des succès sans troupe et sans mise en scène. Jamais il ne fut plus nécessaire de semer quand on souhaite récolter.

Les frères Isola, qui se sont montrés assez grands seigneurs dans les music-halls, vont probablement chercher à faire beau et bien.

Mais ceux qui obtiennent l'honneur rare de leurs confidences prétendent qu'ils rêvent déjà à trois reprises : *Boccace*, *Madame Angot* et *Le Petit Poucet*.

Ce ne serait plus alors remplacer M. Debruyère, ce serait le continuer, et je ne suis pas sûr que ce soit l'idéal !

Paul GAVAULT.

Histoire de "Renée Mauperin"

(Suite)

Mais Mme Bourjot le tourmentait...

M. Edmond de Goncourt, dans ses *Mémoires de la Vie littéraire*, deuxième série, troisième volume, celui où il dit en sa préface : « Dans ce dernier volume, je vais tâcher, autant qu'il m'est possible, de servir seulement aux gens saisis par mes instantanés, la vérité agréable » ; M. de Goncourt ne fait aucune mention de cette lecture. Sans doute, on en rencontrera le détail dans les pages inédites déposées à la Bibliothèque Nationale et d'où, selon sa promesse et presque sa menace, doit sortir, assure-t-il, « l'autre vérité qui fera la vérité absolue et viendra vingt ans après ma mort. »

Pourtant, le manuscrit de *Renée Mauperin* fermé sur le dernier mot du dernier acte, les discussions ne manquèrent pas de violence. La grosse querelle, prolongée fort avant dans la soirée, éclata à propos du personnage de Madame Bourjot. Cette femme qui mariait sa fille à son amant fut déclarée d'un caractère intolérable pour les pudeurs du public. Plus tard, cependant, la même situation fut acceptée et applaudie dans la *Sérénade* de Jean Julien, au Théâtre Libre, en décembre 1887. Mais en décembre 1881 elle semblait monstrueuse et tout à fait destructive de l'avenir de la pièce.

Ces critiques honoraient ma bonne foi puisqu'elles prouvaient à quel point j'avais respecté les épisodes du roman, mais elles atteignaient Goncourt, lequel se refusait à comprendre comment et pourquoi les audaces d'un livre ne pouvaient être intégralement transportées au théâtre. Autant que moi il défendait cette adaptation de " Renée " que sa fidélité même rendait dangereuse. Pour le reste, il se mirait paternellement dans mon style qui était le sien d'ailleurs, car les développements des caractères, les manières de penser des divers personnages avaient été tirés de *Charles Demailly*, des *Idées et Sensations*, et, par une mosaïque patiente, intercalés dans les dialogues.

Malgré tout, Mme Bourjot demeurait inquiétante ; les voix s'élevaient, toutes jugeant périlleux le spectacle de cet inceste bourgeois. Des timides proposaient l'atténuation, d'autres la suppression du rôle. On tombait d'accord cependant pour reconnaître qu'il était le ressort de l'action, la raison essentielle du drame, et personne n'inventait un moyen d'accommodement. Zola, qui, dans ses articles, prêchait l'outrance, dans la mise en œuvre réclamait des précautions.

— Mais enfin, lui dit Goncourt, puisque vous défendez la liberté, en voilà de la liberté !

A quoi Zola répondit :

— Oui, je défends la liberté, mais la liberté en ordre.

Par cette réplique diplomatique et mystérieuse, je crus deviner que la psychologie amoureuse de Mme Bourjot, encore qu'il la tînt pour exacte, lui semblait compromettante, parce qu'elle se manifestait sans assez d'explications préliminaires. Je me taisais, retranché derrière le roman, et un peu étonné de l'avenir d'embarras que je voyais se hérisser devant moi.

Daudet résuma son opinion et celle des auditeurs :

— Vous la croyez très simple, votre pièce ?

— Certainement !

— Eh bien, allez la porter aux Directeurs, et vous reviendrez m'en dire des nouvelles.

— Alors ?

— Je sais bien. Elle est écrite, il faut qu'elle circule. Ne la laissez pas dans vos tiroirs. Mais je vous préviens, armez-vous de patience.

Je le regardai, il répéta :

— Oui, de beaucoup de patience.

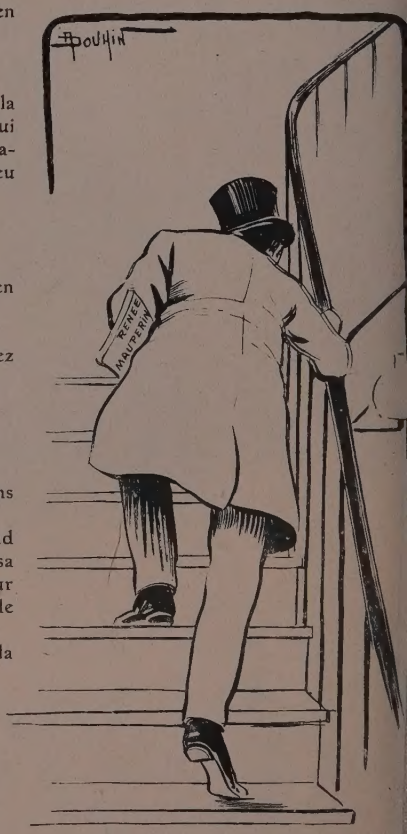
Puis :

— Voyons ! Chez qui faut-il vous conseiller d'aller ?

Et l'on chercha quel entrepreneur de spectacle se révolterait le moins contre des nouveautés que je soupçonnais pour la première fois.

On s'interrogeait, se demandant : Chez qui ? Chez qui ? Quand Mme Charpentier dont la bonne volonté atteignait à l'héroïsme, proposa bravement de remettre elle-même le manuscrit à M. Perrin, Administrateur général du Théâtre-Français. Même, elle se flattait d'obtenir une rapide réponse.

M. Perrin, après s'être affirmé heureux de prendre connaissance de la pièce d'un jeune auteur, promettait de dire son avis dans les huit jours.

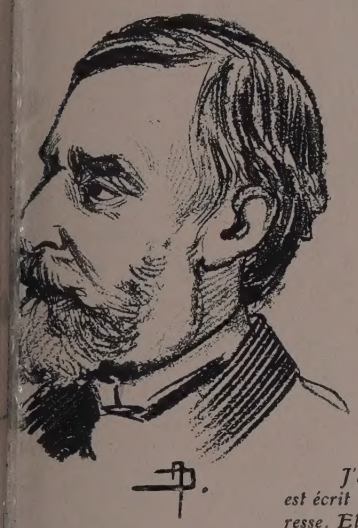


...Vous allez désormais, monter bien des escaliers.

Les huit jours écoulés, M^me^ Charpentier lui rendait visite. Il donna son impression : *Renée Mauperin* lui semblait jouable, mais inquiétante. Il souhaitait la relire et demandait un délai d'une quinzaine. La quinzaine passée, il se prononçait définitivement contre la pièce, et je rentrais en possession du manuscrit.

M. Perrin l'avait étudiée avec une conscience dont je rends hommage à sa mémoire. Je crois sincèrement qu'il a balancé beaucoup avant de dire non. Mais M^me^ Bourjot le tourmentait comme elle avait tourmenté les auditeurs de la première lecture. Les pages capitales de son rôle me revenaient pliées au coin, et ces cornes du papier attestaient les réflexions de l'Administrateur du Théâtre-Français, bien disposé, personnellement, mais discutant avec lui-même les degrés de susceptibilité ou de bravoure de son public, qu'il connaissait bien. Tour à tour curieux et détourné de l'aventure, par ses scrupules même, il donnait à l'œuvre d'un débutant un témoignage d'intérêt dont je lui garde une profonde reconnaissance.

Je suis persuadé que la terrible M^me^ Bourjot fut la cause essentielle de ce premier insuccès ; une circonstance secondaire précipita peut-être le dénouement défavorable. Quand M. Perrin lut la pièce, à l'origine, il voyait « Renée » représentée par une demoiselle Feyghine, étrange, blonde, inexpérimentée et fantasque. Pour mettre cette actrice en lumière, il avait monté la *Quenouille de Barberine*, d'Alfred de Musset. La barbarie de l'accent de la demoiselle, parlant avec des intonations slaves, ayant peu séduit le public des abonnés, du discrédit s'en était suivi ; quelque temps après, M^lle^ Feyghine décédait par suicide. L'actrice imaginée pour représenter *Renée Mauperin* ainsi disparue, la curiosité d'une interprétation singulière disparaissait avec elle. Seule, M^me^ Bourjot demeurait avec les périls de ses iniquités dont les garantissait mal, assurément, le nom d'un écrivain sans autorité dans les lettres. Aussi, j'ai toujours compris les raisons intimes et sûres de M. Perrin et de son abstention.



M. Perrin,
Administrateur de la Comédie-Française.

*
* *

— C'est le commencement, me dit Daudet. « Vous allez désormais monter bien des escaliers. En haut, on ne vous accueillera pas et vous descendrez tout découragé, le long des rampes. Je vous épargnerai au moins les marches du Vaudeville : Deslandes, le directeur, attend de moi *Les Rois en exil*, par suite, je puis le joindre aisément. Donnez-moi la pièce, je la lui recommanderai. »

Et M. Raymond Deslandes, le 14 avril 1882, répondait à Daudet :

Mon cher Daudet,

J'ai lu Renée Mauperin. *Il y a bien du talent dans ces cinq actes. Ce rôle de Renée est écrit avec beaucoup de saveur, d'originalité et de franchise d'allures. Mais elle seule intéresse. Elle seule a quelque chance d'émouvoir. Dans quel milieu se démène-t-elle, bon Dieu ! Elle tire des feux d'artifice sous la pluie et dans la boue, cette étrange créature !*

Cette M^me^ Bourjot, affolée de sensualité, qui veut marier sa fille à son amant ! Ce jeune homme qui accepte cet odieux marché ! Cette jeune fille qui consent à le signer !

Tout cela, mon ami, est plein de précipices, et j'imagine que l'auteur de Numa Roumestan *les a clairement entrevus.*

Conseillez à M. Henry Céard, qui, certainement, m'accusera de ne pas être dans le mouvement et de m'attarder aux sentiers battus, conseillez-lui de mettre son talent au service d'une donnée plus saine et surtout moins scabreuse. Je suis persuadé qu'il y trouvera le succès.

Cordialement à vous.

Raymond Deslandes.

Et les Rois en exil ?

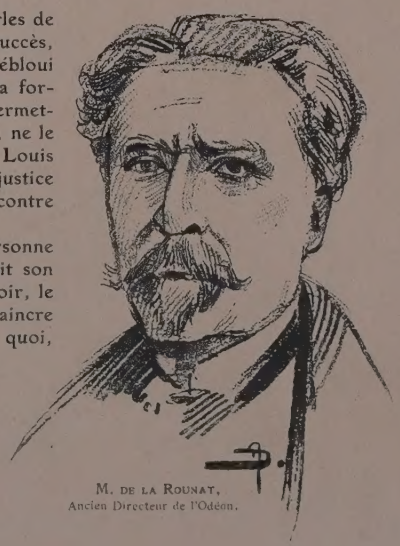
Les *Rois en exil*, sur la puissance desquels Daudet comptait pour appuyer *Renée* avaient été lus, huit jours auparavant, par Coquelin, dans une soirée dont Daudet a fourni les détails (voir les *Souvenirs d'un homme de lettres)*. Il constate que « d'avis unanime, il fallait changer le dernier acte qui était trop dangereux » et les *Rois en exil*, dociles aux critiques, se laissaient faire en ce moment de sérieuses retouches. Alors, *Renée Mauperin*, pour ne pas rester en place, prit, toute seule, le chemin de l'Odéon.

L'Odéon, en ce temps-là, périclitait sous un directeur du nom de Charles de la Rounat, dont l'administration, dans le même théâtre, n'avait pas été sans succès, à la fin du second Empire. Il avait joué la *Conjuration d'Amboise*, et demeurait ébloui jusqu'à l'aveuglement par l'éclat de ce dernier feu d'artifice romantique. La fortune de la *Conjuration d'Amboise* arrivée par un de ces coups du sort qui permettent aux Directeurs de théâtre de croire à leur divination et à leur génie, ne le laissait rêver à aucune innovation dramatique. Il essayait de retrouver Louis Bouilhet dans toutes les pièces qu'on lui présentait, et je lui rends cette justice qu'il était mal préparé pour recevoir *Renée Mauperin*, ingénue en révolte contre les formules qu'il admirait.

Renée Mauperin trouvait cependant auprès de lui un défenseur en la personne de M. Bourgeat, secrétaire du théâtre, et ami des littératures que réprouvait son patron. Il plaida chaleureusement la cause de la pièce, et, quand j'allai le voir, le jour de la convocation, il ne me dissimula pas que son éloquence n'avait pu vaincre des résistances d'instinct ; par suite, je devais m'attendre à un refus. Après quoi, sans illusion, j'entrai dans le cabinet de M. de la Rounat.

(A suivre.)

Henry CÉARD.



M. de la Rounat,
Ancien Directeur de l'Odéon.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Balthy.

Chronique de Quinzaine

On cherche du nouveau ; un impresario atteint à l'ignoble. — Les incommodités du théâtre. — Des étoiles changent de ciel. — Débuts de Mlle Gril, dans Louise ; *on n'hésite guère à compromettre « Louise ».* — OPÉRA-COMIQUE, Titania, *drame musical en trois actes, poème de Louis Gallet et de M. André Corneau, musique de M. Georges Hue ; 20 janvier.* — ATHÉNÉE, *reprise de* Pour être aimée ; Balthy-Colis, *revue en un acte, de M. Michel Carré.* — THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU, *la* Chute de l'Aigle, *pièce historique en 5 actes et 7 tableaux, de M. Eugène Foreau, 21 janvier.* — *Spectacle des Escholiers, 22 janvier.* — THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS, Florodora, *opérette à grand spectacle, en 2 actes et 9 tableaux, traduction et adaptation françaises de MM. Adrien Vély et Schwab, d'après la pièce anglaise de M. Owen-Hall, musique de M. Leslie Stuart, 27 janvier.* — THÉATRE DÉJAZET, Mossieu le Maire *(du Théâtre Alsacien), comédie en 3 actes, de M. Gustave Stoskoff, traduit et adapté par M. Jean La Rode, 28 janvier.*

A cause de la difficulté qu'il a pour vivre, le Théâtre cherche du nouveau. Tels Directeurs se montrent déterminés à l'accueil des fantaisies les plus libertines, alors que d'autres se déclarent décidés à l'exclusive adoption du Sentimental accommodé d'esprit heureux (formule toute récente).

Quels stimulants sont essayés pour piquer l'incuriosité de la foule ! — Un théâtre de phénomènes est ouvert, boulevard de Clichy : on y voit donner la comédie par des monstres. En des scènes spécialement confectionnées, des nains, des gibbeux, des cagneux, des bancals montrent la hideur affligeante de leurs infirmités ; pour faire rire, une femme à barbe affecte les manières menues et naïves d'une délicate ingénue. Exhibition navrante où le grossier le dispute à l'horrible ; battage effronté, strictement organisé dans le but de procurer d'excitantes satisfactions au goût dément des hystériques qui vivent à Montmartre, la nuit, en quête de sensations inéprouvées. — Quel impresario intelligent trouvera le moyen d'offrir ses acteurs les pieds au plafond et la tête vers les planches...

En dehors de ces exagérations coupables et inférieures, chacun s'enquiert cependant de sujets introuvés. Volontiers on s'inspire à l'étranger ; on demande à l'Allemagne, à l'Italie, à l'Amérique, soit des idées de spectacles, soit même des ouvrages tout montés. N'a-t-on point vu, récemment, un établissement quelque peu désemparé gagner de l'argent avec une opérette décorée d'un joli titre, et des initiés n'ont-ils point assuré qu'un syndicat d'affaires contribuait au sort heureux de cette pièce, en vue d'assurer le sort non moins heureux d'une marque de parfumerie qui emprunterait son étiquette à ce succès bien parisien.

On pourrait supposer que la dramatique étrangère devient en faveur chez nous. Cette saison, l'Odéon a représenté, non sans bonheur, une œuvre fort appréciée en Autriche, et l'adaptation hésitante d'un très célèbre roman russe ; le Théâtre international de MM. Bour et Lieussou intéresse le public, et il n'est pas jusqu'au théâtre Déjazet — le croirait-on — qui ne fasse un emprunt au Théâtre Alsacien.

Instruits de ces dispositions, des impresarios font annoncer ici de prochains spectacles flamands, italiens, allemands : M. Maeterlinck sera — paraît-il — exclusivement joué au Gymnase ou à la Porte-St-Martin ; M. Gunsbourg louera le Théâtre Sarah-Bernhardt pour y monter des œuvres inaugurées par lui dans les stations hivernales du Midi ; durant l'été, M. Sonzogno réintégrera la Gaîté qu'il occupa jadis ; tout ceci sans préjudice de séances wagnériennes rétablies au Château-d'Eau et de comédies italiennes pouvant être offertes sur quelque tréteau libre.

Une petite digression, en passant. Il est remarquable que, dans l'empêchement où est le Théâtre de faire ses affaires, les Administrations de scènes se montrent aussi mal inspirées, ne se rendent pas toujours compte des vraies conséquences de leurs décisions. De plus en plus, elles s'attachent à la réalisation de menus profits indirects : il n'est si petits privilèges, dans leur salle ou ses dépendances, dont elles ne tentent de tirer bénéfice, au risque de mille inconvénients.

N'apprenions-nous pas, dernièrement, que les patrons de certaines grandes Maisons, dont l'une subventionnée (l'Opéra-Comique) concédaient, moyennant finances, à un praticien du boulevard, non seulement le droit exclusif de photographier sur leur scène et dans leur salle, mais encore l'avantage de portraicturer les artistes de leur troupe. Bien entendu, on ne fait violence à personne, les artistes gardent la faculté de s'adresser à tel spécialiste leur convenant, seulement, on subordonne le prêt de leurs costumes à leur acceptation du photographe attaché à l'établissement... Singulier procédé, nuisible, en outre, à la publicité de ces théâtres. En effet, telle bonne volonté désireuse d'illustrer le compte rendu d'une œuvre représentée à l'Opéra-Comique, n'admettra point d'avoir son choix contraint et répugnera à l'obligation d'accepter un opérateur qui peut ne pas la satisfaire.

A la suite d'intrigues lentes et de menées ingénieuses, d'estimées comédiennes se déplacent. Le chassé-croisé qui s'établit quand Mlle Desprès quitta la Comédie pour venir interpréter *Joujou*, au Gymnase, a maintenant son dernier résultat. Mlle Desprès reviendra au Théâtre-Antoine ; Mme Le Bargy qui, lâchée — soi-disant — devait entrer chez M. Guitry, pénètre sournoisement aux Français — c'était prévu — tandis que Mlle Brandès, après avoir été bien près de voir ses exigences acceptées par le Comité, quitte la Comédie pour venir à la Renaissance avec l'ennui apparent d'un gros procès sur ses faibles bras. Son cas s'arrangera.....

On prévoit d'autres étoiles filantes.

L'Opéra-Comique, décidément sans considération pour la valeur de *Louise*, vient de pourvoir cette œuvre d'une nouvelle et insuffisante interprète. Mlle Gril n'est point, tant s'en faut, une mauvaise chanteuse, mais ni ses moyens vocaux, ni, surtout, son physique, ne la désignent pour le personnage mièvre et magnifique de la petite fille de Paris. Depuis la retraite de Mlle Riotton, on a, on dirait exprès, dévolu le rôle de Louise à des artistes qui ne le pouvaient tenir bien. Mlle Garden avait de beaux gestes, peu de voix et un diable d'accent..... ; pour déshabituer

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Grill.

Mme Charles-Rottier de la contenance hautaine de l'Opéra, Gustave Charpentier devait la faire courir tout autour de sa chambre ; Mme Tournié, artiste déjà marquée, était solennelle à la mode de province, au lieu de l'être à la mode de Paris ; il n'y eut de tout à fait convenable que Mlle Friché; aussi la laissa-t-on retourner à Bruxelles. Pour en finir, que l'on confie Louise aux bons soins de Mlle Chasles, et que tout soit dit.

Par contre, il faut reconnaître que les adroits artistes et collaborateurs de M. Carré viennent de lui gagner un succès — comme jadis, au beau temps — en réussissant joliment la présentation de *Titania*, de MM. Louis Gallet, André Corneau et Georges Hüe. Le poème est simple, naïf et presque charmant ; s'il n'a point l'heur d'être exprimé par une poésie bien riche, il est, du moins, commenté par une partition dont on suit le détail avec plaisir. Nous pensons pouvoir, dans notre prochain numéro, décrire cette œuvre d'agrément, mais nous constaterons, ici, l'art parfait de Mme Jeanne Raunay, dont l'attitude et la voix de reine des fées furent très belles; le mérite de chanteur et de comédien de M. Maréchal, fol aimeur de chimères ; l'adresse experte de Mlle de Craponne, en lutin. Nos louanges iront aussi à Mlle Cortès, une fée, à M. Allard, dieu jaloux, à M. Delvoye, vieux berger philosophe, et nous ne manquerons point de vanter la légèreté précise de Mlle Chasles, qui est une avenante ballerine.

Rompant la jolie ordonnance de ses spectacles de comédie élégante, l'Athénée, parfois — dans le but probable de créer une petite débauche pour sa clientèle — adopte sur sa scène, durant quelques jours, des divertissements excentriques. C'est ainsi que, naguère, il prêta ses planches à une combinaison Loïe Fuller-Sada Yacco, et que, dernièrement, il produisit, pour son compte, Mlle Balthy dans une brève Revue plutôt piquante.

Cet intermède jouit d'un prologue comique. La Censure, d'abord, s'opposa à sa représentation, et Mlle Balthy, ensuite, se refusa à admettre l'émondage dont menaçaient les honorables représentants de la Morale publique.

Pourtant on s'arrangea. Mlle Balthy joua *Balthy-Colis*, demeurée suffisamment audacieuse. Elle y fut ce qu'elle est toujours : effrontée, impudente avec excès ; en compagnie de nègres loués, elle innova un cake-walk des plus extravagants.

Malgré cela, Mlle Balthy a moins réussi, cette fois, le plaisir du public : on a tôt annoncé une indisposition d'elle, empêchant la continuation de son numéro. — On déplora que dessa, en même temps, *Pour être aimée* la mignonne aventure de jeunes époux-rois de Stamanie, où Mlle Yahne était si charmante.

Spectacle des Escholiers. Premièrement, un jeune poète, M. Claude Roland — tout à fait acquis au goût du jour — nous fit entendre comment, à son sens, la satisfaction intérieure de la mélancolie était incomparable au plaisir extérieur de la joie. Secondement, nous eûmes, de M. Schnitzler, un acte, une farce : un Monsieur qui endort magnétiquement sa maîtresse, dans le but de la confesser, puis craignant l'aveu qu'il pressent probable, réveille ladite demoiselle avant qu'elle n'ait causé.

Quand je vous dis que le Théâtre en est à la quiétude à outrance, et qu'à force de vouloir pallier les difficultés, nous parviendrons vite à la veulerie.....

Enfin, en troisième lieu, vint certaine *Duchesse Putipbar*, de M. Louis Artus, aventure jolie et triste d'un brigand prisonnier, qui préféra se laisser pendre, plutôt que de partager la couche d'une châtelaine caduque — ayant reçu, au préalable, le frais baiser d'une vierge, et s'entêtant à garder indemne le délice de ce baiser. — Cette fantaisie fut traduite en vers assez souvent plaisants par Mme Marguerite Ugalde, diseuse experte — une révélation — actrice gaie, preste et vive en diable : cela nous le savions.

Florodora... à tous les coups l'on danse. Une opérette qui, ne tenant pas debout, cherche à dissimuler la fragilité de sa contexture par les entrechats inutiles, variés et multipliés de ses interprètes. Dans une île de légende, devant le comptoir d'un parfumeur milliardaire, on chante et l'on chahute aimablement ; plus tard, en pays de Galles, et, après, dans un château de chimère, on chantera aimablement et l'on continuera de chahuter. Pour finir, grande fête et cake-walk effronté... (des singes en rougiraient).

Florodora.

Ça ne fait rien, on se dérange : il est ici beaucoup de jolies p'tites femmes qui montrent libéralement leurs épaules et leurs jambes. Alors.....

M. J. de La Rode traduisit du Théâtre Alsacien, pour Déjazet, l'aventure burlesque d'un « professor » trop amoureux, que ses feux intempestifs contraignirent à la situation momentanée et désagréable de visiteur de bétail.

Et, par moquerie, autour de cet amant déconfit, parce que trop vieux, s'arrangent d'heureuses idylles. — M. Bressal, le « professor » se montre bien drôle en son avatar, et Mlle Deneige apparaît bien gentille en fiancée alsacienne.

Edouard GAUTHIER.

ENTR'ACTES

Il est question, pour le centenaire de Berlioz, de représenter *Benvenuto Cellini*. Cet opéra date d'environ soixante ans ; c'est l'époque où éclosaient quelques bébés qui sont encore aujourd'hui des jeunes premières estimées pour leur persistance sinon pour leur fraîcheur. — Les huées et les coups de sifflets accueillirent l'œuvre ; malgré sa foi ardente, le grand Hector fut atterré. « Le Français, s'écria-t-il, est, de tous les peuples, celui qui pratique le plus gaiement l'homicide par ignorance... j'irai à la mort en corbillard-express. » Puis, peu de temps avant de mourir, il râlait à un ami : « Ils l'ont voulu ! mais on reprendra *Benvenuto*, et on viendra ensuite demander pardon à ma tombe ! » Eh bien, il serait temps de reprendre *Benvenuto* et de demander pardon à la tombe d'Hector Berlioz.

On pourrait dire que ce grand compositeur a passé à se plaindre tout le temps qu'il n'employait pas à la composition de ses chefs-d'œuvre.

Il se plaignait de l'Opéra. Il écrivait, dans une lettre inédite qu'un vieil ami nous a communiquée : « Y trouverai-je le théâtre, le directeur de théâtre, le chef d'orchestre et les chanteurs-acteurs dont j'ai besoin ? » Il avait raison de souhaiter des chanteurs-acteurs ; car les chanteurs jouent souvent mal, et les acteurs chantent presque toujours faux. Et il ajoutait pittoresquement : « Le nouvel Opéra restera là, comme le grand canot de Robinson, jusqu'à ce que la mer vienne le prendre, *si toutefois il y a une mer* pour des œuvres de cette nature !... Je commence à croire que la mer n'a jamais existé, que c'est un rêve des constructeurs de navires. »

Il se plaignait des chefs d'orchestre. Il est vrai que, le jour de l'exécution de son *Requiem*, Habeneck, qui dirigeait l'orchestre de l'église des Invalides, lui avait ménagé une terrible galejade. Berlioz, en homme avisé, surveillait le groupe des timbaliers et attendait le moment où ils allaient se mêler à la clameur des instruments de cuivre, lançant à toute volée le *Tuba mirum*. Or, il y a peut-être mille mesures différentes dans ce *Requiem* ; et, voici que, précisément à la mesure où le mouvement s'élargit, à la mesure où les cuivres jettent la sublime fanfare du jugement dernier, à la mesure unique où l'action du chef d'orchestre est absolument indispensable, voici que Habeneck abandonne son bâton, tire tranquillement sa tabatière et se met à picorer une prise de tabac !... Heureusement Berlioz s'élança, étendit le bras et marqua les quatre grands temps du nouveau mouvement... On voit qu'il avait raison de craindre le directeur de sa phalange instrumentale. Les chefs d'orchestre peuvent interpréter une œuvre à leur gré : leur responsabilité est beaucoup plus abritée que celle des comédiens ou des chanteurs dont le mérite ou l'insuffisance sont immédiatement visibles. Si Berlioz n'avait pas surveillé Habeneck et continué le mouvement, le *Requiem* requiescait *in pace*.

Il se plaignait des musiciens d'orchestre. Ainsi, dans la scène finale de la *Symphonie Fantastique* — la scène de l'écroulement — une partie de cor donne dans la partition la réplique aux timbales, les timbales la donnent aux cymbales, celles-ci à la grosse caisse, et le premier coup de la grosse caisse amène l'explosion finale. Le jour de la première exécution, le damné corniste oublia sa note ; les timbaliers, ne l'entendant pas, n'eurent garde de partir ; par suite les cymbales se turent et la grosse caisse se conforma au silence ; les violons et les basses continuèrent seuls leur impuissant et monotone tremolo ; l'écroulement attendu resta suspendu. Berlioz raconte dans ses *Mémoires* qu'il lança sa partition à travers l'orchestre, laquelle partition renversa deux pupitres, lesquels blessèrent Mme Malibran, laquelle s'enfuit à travers la salle parmi les académiciens scandalisés, les auditeurs mystifiés, les amis de l'auteur indignés.

Il se plaignait des compositeurs italiens. En effet, le jour de la *Symphonie*, Cherubini, prévenu de l'effet prodigieux qu'elle produisait, se promenait devant la salle des concerts ; on l'engagea à entrer : « Zé n'ai pas besoin d'aller savoir comment il né faut pas faire », répondit le Mascagni de l'époque. Les musiciens péninsulaires taquinèrent Berlioz en Italie, le faisant passer pour un carbonaro et un conspirateur, enjoignant aux autorités de lui refuser le visa de ses passeports. Quand il quitta Rome, Cherubini lui dit : « Vous auriez bien pu mé rendre oune visite. On ne sort pas d'ici comme d'oune écurie ! — Pardon, lui répondit Berlioz, puisque vous nous y traitez comme des chevaux ! »

Mais il ne se plaignit pas des femmes. Certain jour, il entra à l'Odéon : Miss Smithson y jouait Ophelia ; et Berlioz ressentit, en même temps, le coup de foudre pour Shakespeare et pour son interprète. Cet artiste parfaite dont Paris délirait inspira à Berlioz ce qu'il appela « un anéantissement désespéré. » Il lui écrivit une centaine de lettres, aujourd'hui perdues, mais qui durent être géniales de lyrisme amoureux. Un soir qu'elle jouait *Roméo et Juliette*, il s'évanouit en voyant Roméo l'emporter. Pendant deux ans, pour l'oublier, il écrivit sa fantaisie de *Faust*, sa fantaisie de la *Tempête*, sa cantate sur *Sardanapale ;* il donna des concerts dans toutes les villes de France et d'Italie ; mais il souffrait toujours d'un arrachement du cœur et d'un isolement affreux. Il n'écouta aucune consolatrice ; des mondaines qui vivent aux dépens de leur réputation, des chanteuses qui prêtent le flanc à la critique et aux critiques, de grandes mélomanes aux gestes convulsifs n'aboutirent point à tuer en lui le souvenir de la tragédienne anglaise. Quand il revint, elle l'aimait ; elle a raconté elle-même qu'en le voyant réapparaître dans sa stalle, il lui sembla que la scène et les galeries tournoyaient et qu'elle acheva son rôle sur un ton somnambulique, sans avoir conscience des réalités. Elle consentit à l'épouser. Hélas ! la nouvelle mariée se brisa la jambe, cessa de paraître sur la scène, ne put aider son mari à payer les accablantes dettes qu'elle avait contractées, et, jalouse et méchante, d'Ophelia devint Othella. L'abbé Listz écrivit à Berlioz une lettre que nous avons retrouvée dans une collection particulière et où il lui dit : « Elle t'inspire, tu l'as aimée, tu l'as chantée ; sa tâché est accomplie. » Après cette Henriette, qui lui était apparue comme dans le buisson ardent d'un Sinaï, il épousa Estelle qu'il appela, comme dans le poème de Thomas Moore, la rose fleurie dans la solitude ; celle-ci mourut d'une rupture du cœur. Berlioz était âgé de soixante et un ans ; alors, il se rappela qu'il avait laissé à Grenoble, quarante ans auparavant, une fiancée qu'il avait baptisée la Stella Montis, la Jeune Fille aux brodequins roses, l'Hamadryade du Saint-Eynard. Sans s'inquiéter si les brodequins n'étaient pas devenus des pantoufles et l'hamadryade une duègne, il la rappela ; il lui écrivit de venir « défaillir entre ses bras comme un présent des fées » ; et l'on ne sait pas ce qui arriva !

On aura raison de fêter comme un demi-martyr ce grand homme, les musiciens de la science pure et ceux de l'érotisme impur feront bien de s'incliner devant le musicien de l'exaltation : celui dont les pages faisaient rêver Henri Heine « à des merveilles éteintes, à des empires défunts, à des péchés fabuleux, à des impossibilités entassées. »

GEORGE VANOR.

LA MISE EN SCÈNE

C'est un fait aussi singulier que curieux que notre Art Dramatique, malgré l'état de confusion où l'ont amené près de deux siècles de production infatigable, n'ait jamais rompu avec le grand genre classique d'où sont nés tous les autres. La tragédie, notamment, est toujours restée debout, objet d'un culte respectueux et fidèle.

Les causes de cette influence du classique sont multiples, mais l'une des principales, — qu'on ne s'y trompe pas, — c'est la simplicité de sa mise en scène, grâce à laquelle rien n'est perdu des moindres détails de l'action, des plus courtes répliques des personnages. Aussi bien, le mouvement scénique, dans la tragédie, réside presque exclusivement dans les discours des protagonistes, où s'expriment successivement les différents états d'âme qui font naître les événements, produisent les péripéties, précipitent les « coups de théâtre », imposent les dénouements. La tragédie est essentiellement psychologique.

Mais si l'on touche à cette simplicité de la mise en scène, dont je viens de parler, on risque fort de nuire en même temps à la sublimité même de l'ouvrage auquel on s'attaque. C'est à ce point de vue que je me placerai, pour dire quelques mots de la nouvelle mise en scène réglée pour *Andromaque*, par Mme Sarah Bernhardt.

Je ne veux point l'examiner en détail. Certes, Mme Sarah Bernhardt y a montré une ingéniosité rare, un goût exquis. Les moindres accessoires y sont de véritables objets d'art, les costumes ressuscitent à nos yeux les Grecs de l'ère homérique, si fastueux, si recherchés. Qu'on songe que lorsqu'on découvrit le tombeau des Atrides, on trouva sur la poussière des héros les masques d'or primitivement fixés sur les faces de leurs cadavres, et, à côté, des plats et des vases d'or d'un travail merveilleux. Tout cela, Mme Sarah Bernhardt le sait ; elle a voulu le rappeler et elle y a réussi. Mais ce n'est plus la mise en scène de Racine ; c'est celle d'une œuvre de M. Rostand, et la différence est grande. — Et puis, il y a des non-sens surprenants, d'autant plus qu'ils sont raisonnés. Au premier acte, Oreste arrive chez Pyrrhus, roi d'Epire, qui le reçoit en son palais. Oreste s'y présente en qualité d'ambassadeur extraordinaire, chargé d'une grave mission par tous les autres rois de la Grèce. Mme Sarah Bernhardt a pensé qu'en pareille occurence il ne pouvait se présenter les mains vides, et elle a exposé les présents qu'il apporte, disposés joliment, de manière à caresser les yeux des spectateurs. Mais, outre qu'Oreste ne parle pas une seule fois de ces présents, la nature même de sa mission exclut toute idée de gracieuseté de cette sorte. Il vient admonester Pyrrhus, il vient au nom de toute la Grèce lui demander de faire disparaître Astyanax. Et si, quand il expose l'objet de son ambassade, il commence par quelques compliments, il ne s'y attarde guère, et son discours change promptement de tournure. Pyrrhus ne s'y trompe pas un instant. De fait, Oreste apporte la guerre et Pyrrhus l'accepte si nettement que c'est le messager qui temporise à la fin de la scène... Dans ces conjonctures, il est difficilement admissible qu'Oreste songe à offrir des présents qu'il court le risque de se voir refuser, auquel cas il devrait s'en retourner avec, ce qui serait passablement ennuyeux et ridicule. Aussi ai-je regret à me trouver en désaccord avec Mme Sarah Bernhardt, mais, certainement, Oreste ne s'est point encombré de présents pour Pyrrhus.

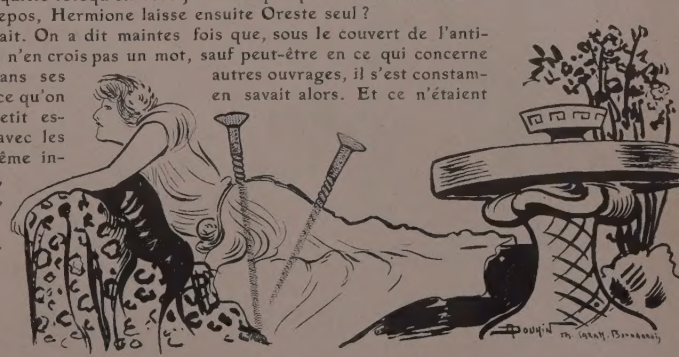
Autre objection. Mme Sarah Bernhardt joue la première moitié du deuxième acte sur un de ces lits de repos comme on en voit sur les vases et les bas-reliefs de la Grèce. Elle y est d'une poésie délicieuse, d'une rare beauté d'attitudes. Sa voix, ses gestes, ses poses forment un ensemble d'une harmonie enchanteresse. De plus, il faut reconnaître qu'en cet instant, le mouvement de l'action semble, par intervalle, se prêter à cette interprétation originale... Mais ce qui s'y prête moins, c'est le caractère d'Hermione. Dans sa seconde préface d'*Andromaque*, Racine cite les vers de *L'Enéide* qui contiennent tout le sujet de sa tragédie, « le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les « quatre principaux acteurs, et même leurs caractères, excepté celui d'Hermione, dont *la jalousie et les emportements* » sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide ». Jalouse et emportée, voilà Hermione, telle que Racine l'a voulue et la résume. Or, comment se manifeste la jalousie ? Par une perpétuelle inquiétude, une agitation incessante. Jamais l'esprit n'a de repos ; même quand parfois il se rassure, ce n'est pas sans conserver une crainte vague qu'il ne sait sur quoi exercer, et qui prépare ses fureurs prochaines. Tout est ainsi dans le rôle d'Hermione : ses attendrissements passagers sont suivis d'éclats de rage, de menaces, de haine. Elle veut la perte de qui la gêne, elle ne rêve que mort et vengeance.

Et tout cela sur un lit de repos ! Quoi, c'est nonchalamment couchée qu'en quelques vers elle passe des douces pensées aux accents les plus violents ? qu'elle dit à sa confidente, en songeant à Pyrrhus :

> Tu t'en souviens encor, tout conspirait pour lui :
> Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,
> Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
> Les exploits de son père effacés par les siens,
> Ses feux, que je croyais plus ardents que les miens,
> Mon cœur... toi-même enfin de sa gloire ébloui,
> *Avant qu'il me trahît, vous m'aviez trahie.*

Voilà où elle en arrive en six vers ! Il n'en faut point douter, elle les prononce debout.... De même pour la scène qui suit, où Hermione reçoit Oreste. Jamais, assurément, il n'est venu à l'idée de Racine qu'elle pût le recevoir couchée. D'ailleurs, elle n'est pas chez elle mais bien dans une salle du palais de Pyrrhus, salle commune à tous, où l'on vient participer aux événements de l'action, que l'on quitte lorsqu'on veut jouir de quelque intimité. Comment admettre qu'en cette salle, où elle le reçoit sur son lit de repos, Hermione laisse ensuite Oreste seul ?

Et puis, il faut se reporter au temps où Racine écrivait. On a dit maintes fois que, sous le couvert de l'antiquité, Racine peignait ses contemporains. Pour ma part, je n'en crois pas un mot, sauf peut-être en ce qui concerne *Bérénice*, où certainement il a fait de l'actualité. Mais dans ses autres ouvrages, il s'est constamment efforcé de peindre les héros grecs et romains, d'après ce qu'on en savait alors. Et ce n'étaient pas des héros assis ni couchés. Sans compter qu'avec le petit espace dont les comédiens disposaient, sous Louis XIV, avec les banquettes des marquis sur la scène, il eût été d'une suprême inconvenance qu'Hermione s'étendit sur un lit de repos. Et, sauf erreur, un ouvrage doit être joué comme il a été conçu, quelque génie qu'ait son interprète.



THÉODORE MASSIAC.

Cl. Cautin et Berger

Mlle Marie Leconte.

Figures d'Artistes

Mlle Marie LECONTE

Tous ceux qui s'intéressent à la Comédie-Française et qui tiennent à lui voir conserver le bon renom qu'elle s'est acquis, au point de vue de l'interprétation de nos chefs-d'œuvre, ont appris avec plaisir l'élévation de Mlle Marie Leconte au sociétariat.

Mlle Marie Leconte est, en effet, de celles qui paraissent appelées à rendre de grands services à la Maison de Molière. Talent souple, se prêtant aussi bien aux héroïnes mélancoliques qu'aux jeunes filles mutines et aux femmes espiègles, la nouvelle sociétaire a déployé dans les divers rôles qu'elle a joués à la Comédie, des qualités rares et précieuses.

On l'a vue personnifiant tour à tour Mimi de la *Vie de Bohême*, Desdémone, Lisette, et se montrant aussi parfaite en des genres fort opposés. Qu'elle fut la grisette de Mürger, la tendre et loyale amoureuse de Shakspeare, ou la soubrette éveillée et futée de Marivaux, elle savait plier aisément sa nature aux exigences réclamées par le caractère spécial du personnage. Alors que dans les théâtres du boulevard, on avait cru devoir la confiner dans les jeunes filles persécutées et maladives, elle se révélait à la Comédie dans *Les Demoiselles de Saint-Cyr* artiste au sourire malicieux, habile à lancer avec grâce et légèreté le mot mordant, la saillie spirituelle.

Cette transformation du talent de celle que les amateurs de théâtre appelaient familièrement la « petite Leconte », avait beaucoup frappé les habitués de la Comédie-Française. On s'en entretenait volontiers dans les couloirs et les loges, et l'on s'accordait à reconnaître qu'une telle variété dans le jeu offrait bien des avantages dans une maison si riche en œuvres de caractères divers. Il importait de s'attacher une pensionnaire aussi précieuse, par les liens indissolubles du sociétariat. De là, la nomination de Mlle Leconte à la dernière promotion.

Ajouterai-je qu'à mes yeux un des mérites inestimables de Mlle Leconte est son assiduité à tenir son emploi à la Comédie pendant l'été.

Les principaux artistes de la Maison s'octroient des vacances avec une rare désinvolture pendant les mois de Juin, Juillet, Août et même Septembre. Je pourrais citer une bonne dizaine d'entre eux qui se considèreraient comme disqualifiés s'ils apparaissaient sur la scène alors que la clientèle *smart* des mardis et jeudis est dispersée sur les plages à la mode. Telle de ces dames se croirait déshonorée si on la voyait à Paris après le Grand-Prix.

On se rend compte de la difficulté, avec de semblables habitudes, à varier le répertoire.

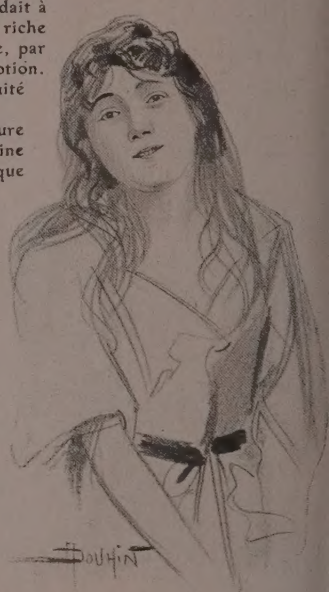
Mlle Leconte est, heureusement pour les fidèles de la Comédie, une parisienne fervente. Elle n'éprouve nullement le désir de manifestations tapageuses dans les milieux mondains. Elle n'est pas dévorée de l'ardeur d'arborer des toilettes sensationnelles chères aux badauds. Elle préfère les avis des délicats d'art et ne pense qu'à une chose, devenir de jour en jour artiste plus parfaite.

Comme je la complimentais récemment sur sa nomination au sociétariat, elle me répondit : « Je n'ai plus d'autre ambition que de justifier la confiance que l'on me témoigne en travaillant toujours plus. »

Quelles espérances n'est-il pas permis de concevoir si les progrès de la jeune artiste se poursuivent conformément à la marche déjà suivie !

Quelle distance, en effet, sépare la personnification ingénue du petit page de la *Marie Stuart* jouée au Château-d'Eau, de l'interprétation si fine de la Lisette du *Jeu de l'Amour et du Hasard !* Que n'est-on pas en droit d'attendre d'une artiste qui a su accomplir si rapidement de tels progrès !

Une des curiosités piquantes de cette carrière, si bien remplie, est que Mlle Leconte vient de retrouver comme co-sociétaire une des artistes qui l'avait le mieux encouragée à ses débuts.



Murrhina, de la *Martyre*.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Marie Leconte.

Mme Segond-Weber, nommée sociétaire à la promotion précédant immédiatement celle où Mlle Leconte a été gratifiée de ce titre, fut l'initiatrice de la jeune artiste aux études d'art dramatique. C'est à Mme Segond-Weber que revient l'honneur d'avoir su reconnaître les excellentes qualités en germe chez la future Lisette.

Il est, croyons-nous, inutile de rappeler les différentes étapes parcourues sur la voie du succès par Mlle Marie Leconte. Ces étapes sont trop près de nous pour avoir besoin d'être à nouveau mentionnées. Je me bornerai seulement à de brèves indications permettant de rassembler quelques souvenirs, et de dégager certains traits originaux du talent de la jeune artiste.

Le premier rôle qui permit à Mlle Leconte de mettre en relief ses qualités d'élégance naturelle fut la duchesse de Xaintrailles de *La Carrière*, d'Abel Hermant. Il semblait jusque-là qu'elle fût vouée aux loques minables des miséreux. On la voyait circuler à travers les drames, la mine triste, les yeux au ciel, toujours prêts à se noyer de larmes, l'attitude souffreteuse, gémissante, languissante, désolante ! certains spectateurs en étaient arrivés à la croire poitrinaire, dépérissant en des accents de toux à « fendre l'âme ».

Ce qui lui valait cette spécialité, que l'on peut à juste titre qualifier de lamentable, c'était la voie où les circonstances, bien plus que sa volonté, l'avaient engagée.

N'ayant point passé par le Conservatoire, elle n'avait pas été en quelque sorte fixée ou plutôt figée, dès le début, avant même tout essai au théâtre, dans un emploi nettement défini. Comme elle était impatiente de se faire connaître, et qu'elle désirait tirer parti au plus tôt des heureux

Cl Studio.

Climène, de la *Critique de l'Ecole des Femmes.*

dons qu'elle avait en partage, elle se livrait à des tentatives diverses partout où elle trouvait à jouer.

Les théâtres de drame se montrèrent plus hospitaliers que les autres; elle s'y attacha, espérant donner sa mesure en jouant souvent et beaucoup.

Or, un des personnages les plus utiles à la confection du mélo est la jeune fille persécutée. Il est de ceux qui *rendent* le plus au point de vue de l'effet. On s'apitoie sur son sort et le public, au spectacle de ses malheurs, verse d'abondantes larmes.

La « jeune fille persécutée », c'est la sympathique victime de toutes les inventions baroques qui peuvent germer dans la cervelle surchauffée du dramaturge en mal de mélo.

Mlle Leconte possédant ce rare privilège d'être douée d'une nature aisément accessible à toutes les sources d'émotion, et d'avoir une voix riche en intonations touchantes, parut aux directeurs tout naturellement désignée pour être l'élue de cet emploi.

Son mauvais destin voulut qu'elle y obtint de très grands succès. Dès lors, il n'y avait plus à espérer la voir incarner d'autres personnages. Directeurs et mélodramaturges auraient considéré comme un acte de démence de la présenter au public sous un autre aspect que celui de la jeune fille persécutée.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Marie Leconte.

Sa renommée à cet égard était même si bien établie, que lorsque Mlle Marie Leconte débuta à la Comédie-Française, il parut dangereux de lui confier un rôle différent de ceux où elle s'était spécialisée. Toutefois, comme notre répertoire classique est dépourvu de cet ornement cher aux mélos, et que Molière, par excellence l'esprit sain, (sans jeu de mots) s'est désintéressé de ce type, force fut bien de faire choix d'un autre genre d'emploi. On se résigna à la laisser personnifier l'aimable Henriette des *Femmes savantes* ; mais, bientôt après, — comme si on se repentait de s'être écarté pour un moment de la voie ordinaire, — Mlle Marie Leconte revenait à sa première destination avec la Mimi de la *Vie de Bohême*. Et alors, on s'accordait à dire, en raison de sa prétendue spécialité, qu'elle ne ferait rien à la Comédie-Française où elle ne pourrait être que très rarement utilisée ; si bien que le comité était résolu à ne jamais la nommer sociétaire.

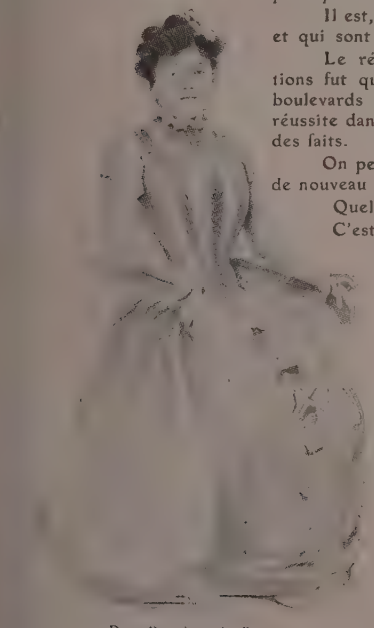
Fort heureusement, dirai-je, car, comme on ne comptait pas sur elle, on l'autorisa à se permettre des fantaisies, c'est-à-dire à jouer des rôles gais. On n'y voyait aucun inconvénient, puisqu'on ne faisait aucun fonds sur elle, pour me servir de l'expression quelque peu bizarre d'un des plus vieux habitués de la Maison.

Elle put alors se montrer successivement dans *Les Demoiselles de Saint-Cyr*, puis dans l'espiègle sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*, enfin dans la Lisette du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, ainsi que dans la futée soubrette de l'*Autographe*.

Ce fut une révélation.

La larmoyante jeune fille des mélos apparaissait comme une créature spirituelle, vive, fine, mordante, très gaie.

Rappellerai-je qu'à la fameuse répétition du charmant *Chérubin* de M. Francis de Croisset, tout le succès fut pour Mlle Leconte qui incarnait un sémillant petit bonhomme, un gamin à la fois ingénu et futé ! Elle réussit même si bien que tout le monde fut d'accord pour vouloir lui confier le principal rôle.



Dona Rafaèle, de *Patrie*

Il est, je crois, inutile de revenir sur les incidents qui surgirent alors et qui sont encore dans toutes les mémoires.

Le résultat de l'impression produite dans ces diverses interprétations fut que Mlle Leconte, engagée en raison de ses grands succès sur les théâtres des boulevards dans les rôles larmoyants, a dû son admission au sociétariat à sa brillante réussite dans les rôles gais. Telle est l'étrange conclusion qui se dégage du simple exposé des faits.

On peut se demander, dès lors, si la jeune artiste-protée n'est pas appelée à évoluer de nouveau vers une autre direction.

Quelle métamorphose sommes-nous destinés à voir encore ?

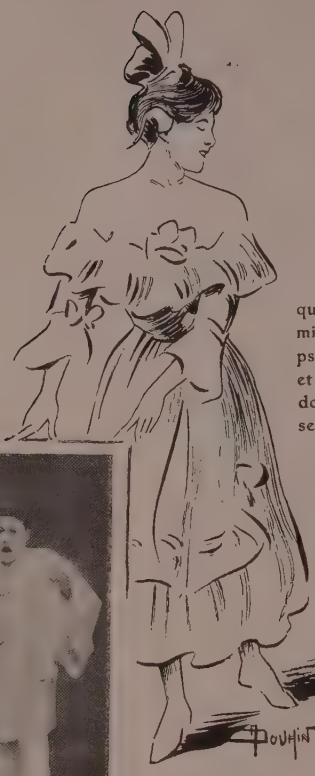
C'est le secret de l'avenir. Attendons. Mais, il m'a paru qu'il était utile, intéressant... et prudent de la saisir en quelque sorte sur le vif, dans sa situation présente.

Aussi, la rencontrant l'autre jour, je la conduisis immédiatement chez MM. Cautin et Berger où elle voulut bien se laisser photographier telle qu'elle était, en toilette de ville.

M. Berger en artiste d'imagination fertile sut diversifier la physionomie de la jeune sociétaire, par la variété des attitudes et des modes d'éclairage. Ce sont ces trois portraits en chapeau que le lecteur peut voir ici, portraits qui offrent le précieux avantage de joindre à un intérêt documentaire l'attrait d'une œuvre d'art.

Albert DAYROLLES.

La Pantomime



Cl. Coutin et Berger

M. Georges Wague

On pense bien que jouer la pantomime n'est point chose aisée. Entendez par là qu'il n'est point facile de la bien jouer. Je parle, est-il besoin de le remarquer, des mimes, qui s'attaquent bravement à la peinture, se haussent à l'expression de certaines psychologies non dépourvues de complications et qui savent se montrer compréhensifs et précis tout en restant simples et harmonieux. C'est de cette technique particulière dont je veux dire quelques mots, en me défendant de la prétention de faire un cours qui serait, ici, hors de propos.

Il est certain, que là, plus encore, peut-être, que dans toute autre forme de l'art du comédien, le caractère propre, le tempérament même de l'artiste inspirent son jeu et donnent à celui-ci sa personnalité. Pourtant il convient de répartir les mimes en deux grands genres, voire deux écoles.

L'une de ces écoles met à la disposition de l'artiste un nombre assez grand de mouvements et de gestes, dont beaucoup sont de pure convention, telle une sorte d'alphabet muet.

L'autre demande ses effets et son expression surtout aux attitudes du corps et à la mobilité du masque. Le geste n'intervient qu'en manière de commentaire pour compléter, appuyer ou souligner.

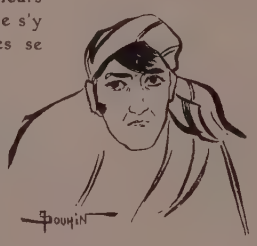
Mlle Christiane Mendelys dans l'*Amant de la Lune.*

Je n'ai pas à me prononcer ici sur la supériorité de l'une sur l'autre de ces deux manières : celle-là que l'on pourrait dire italienne et celle-ci qui est tout à fait française.

Le principal défaut de la première, c'est de donner lieu à une gesticulation outrée, voisine de l'exagération et que le moindre défaut de tact et de goût peut faire tomber dans le ridicule. En dépit de sa prolixité, cette méthode reste parfois quelque peu obscure et réclame, pour être clairement comprise du spectateur, beaucoup d'habitude, presque une initiation analogue à celle qui permet aux *afficionados* de goûter jusque dans leurs moindres détails les attraits des courses de taureaux et de s'y intéresser avec compétence. Certes de très notoires artistes se sont joués de ce genre des difficultés.

Cl. Elvire

M. Georges Wague



Que l'on me permette cependant un ou deux exemples de l'incohérence grotesque où ce procédé peut conduire un acteur dépourvu de tact ?

J'ai vu un mime silhouetter des deux mains la forme rectangulaire et pointue d'une construction surmontée d'un toit. Ce signe était immédiatement suivi du geste assez commun, même populaire, des deux bras raidis, les coudes au corps, les poings fermés, dont la signification se traduit par une pensée de force, de résistance.

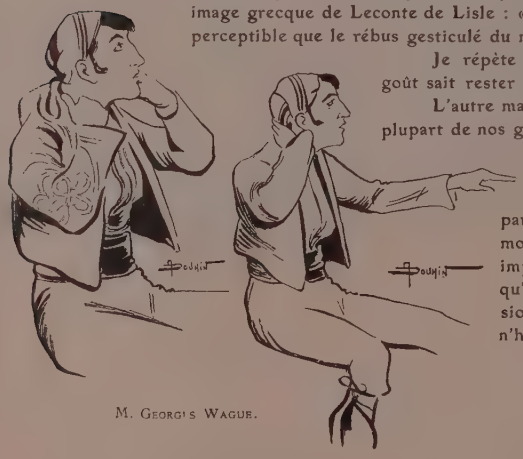
Ce brave homme prétendait suggérer ainsi l'idée d'un château-fort.

Mieux encore : un autre, après avoir porté sa main à ses lèvres, l'abaissait subitement à une faible hauteur du sol, comme lorsqu'on veut indiquer un objet de peu d'élévation. Cela, paraît-il, signifiait : « parlez bas ! » La forte image grecque de Leconte de Lisle : « Mets un bœuf sur ta langue » en dépit de sa hardiesse, est certes plus perceptible que le rébus gesticulé du mime dont je parle.

Je répète qu'un artiste de goût est à l'abri de ces erreurs, mais un artiste de goût sait rester ce qu'il est en dépit des pires méthodes.

L'autre manière de jouer la pantomime, celle dans laquelle nous applaudissons la plupart de nos grands mimes français, pour être moins déclamatoire, n'en est peut-être que plus intense, à coup sûr plus humaine.

J'ai dit qu'elle se différencie par une grande sobriété de gestes ; qu'elle s'efforce de peindre un sentiment, un état d'âme, uniquement par l'attitude générale du corps et par les jeux de physionomie que la mobilité prodigieuse du visage humain rend presque illimités ; toutes les impressions ressenties ont leur reflet adequat dans les traits du visage qu'elles modifient, changent, transforment à l'infini. Et toutes ces expressions de physionomies étant familières à la foule, pas un spectateur n'hésitera à discerner la gamme entière des sentiments dont le mime



M. Georges Wague.

Cl. Elvire.

Mlle Christiane Mendelys.

veut lui indiquer la succession : effets comique. Seules quelques impressions nelles, donnent au masque un aspect affaire à l'artiste, d'abord, d'être, assez ces aspects extérieurs de l'âme se rendre avec fidélité ensuite, mais surtout façon à les justifier, donc à les rendre

Justement des circonstances pardes près cette méthode et j'en ai été mime, Georges Wague, qui compte à puisse lui prédire une carrière brild'une belle conviction, je crois qu'il sur la technique de son métier que j'en d'un spectacle qui m'a toujours vive-

Mieux que toutes les descriptions, nons ci-contre initiera le lecteur au attitudes ont été empruntées au réper-

Dans une scène mimée qu'il in-Paris avec la danseuse Frascuelita, il ballerine et dont la tête est mise à prix. seillait la méfiance, il répondait par un spectateur, à coup sûr, ne pouvait coupe le cou, j'men f...moque. — Re-

Cl. Elvire.

Mlle Christiane Mendelys,
Mme Pierrot, de *L'Amant de la Lune*.

d'une situation dramatique, tragique ou rares, nées de sensations exceptioninusité, peut-être déconcertant. C'est observateur de la vie pour avoir surpris réfletant sur un visage d'homme, de les de les amener, de les préparer de clairs.

ticulières m'ont mis à même d'étudier très frappé. J'ai parlé déjà d'un jeune son actif assez de succès pour qu'on lante. Très épris de son art et animé prit autant de plaisir à me « tuyauter » prenais moi-même à parler avec lui ment intéressé.

l'examen des illustrations que nous donprocédé dont je parle. Ces poses et ces toire de Georges Wague.

terprétait récemment au Casino de personnifiait un bandit amoureux de la A un interlocuteur prudent qui lui condeux mouvements expressifs que pas hésiter à traduire par : si l'on me trouvant son amoureuse sous de riches atours, il est en proie à une jalousie féroce dont nous reproduisons deux aspects. Enfin empoigné, saisi, arrêté par deux gendarmes, il se débat furieusement, puis, soudain, se sentant impuissant, terrassé, il se rend, écarte les soldats d'un irrésistible et lent geste des poings fermés, et tout son corps raidi, sa face crispée disent la poignante résignation du vaincu. Cela est d'un effet très intense obtenu avec une grande sobriété de moyens. Mais les préférences de Georges Wague, préférences que d'ailleurs il partage avec tous les grands mimes, vont à l'interprétation de Pierrot. C'est qu'en effet ce personnage falot a le grand mérite d'être quasi universel, de synthétiser en quelque sorte toute l'humanité, puisqu'il n'est pas de sentiment si noble et si haut, si vil et si bas, avec toute la gamme des nuances intermédiaires, que Pierrot n'ait mission d'exprimer. C'est vraiment un rôle merveilleux dans lequel un mime bien doué peut donner toute la mesure de sa souplesse, de sa variété, de son intelligence.....

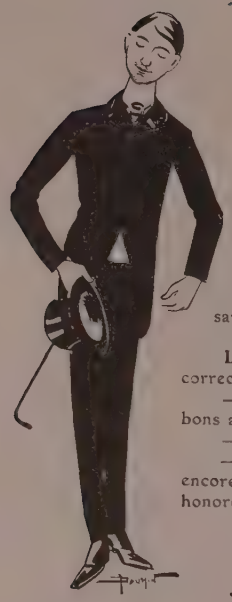
Une particularité m'a frappé ; quand Georges Wague a bien voulu poser tout spécialement pour la *Revue Théâtrale* quelques-unes des scènes de son répertoire, il ne donnait pas tout de suite, *ex abrupto*, si j'ose employer ici ce terme de la technique oratoire, l'attitude ou la physionnomie qu'on lui demandait. Il reprenait, d'un peu plus haut, enchaînait, mimait pour ainsi dire la phrase dramatique et s'arrêtait sur le « mot », se figeait sur le « mouvement » qu'on lui avait indiqué. Je crois ne pas me tromper en voyant dans ce détail la marque évidente que toute cette mimique s'inspire de la seule sensation, servie par l'intelligence, et non pas uniquement d'une gesticulation savante, mais immuable, fixée par des règles étroites comme une sorte de gymnastique. Et c'est bien de là, j'imagine, qu'elle obtient son intensité.

Cl. Cautin et Berger

M. Georges Wague et Mlle Christiane Mendelys

Je tiens à associer dans les remerciements que j'adresse à mon obligeant collaborateur, sa camarade Christiane Mendelys, sa partenaire habituelle, une toute jeune artiste, remarquablement douée, qui pare d'un charme personnel tout à fait délicieux un talent fin, délié, déjà plein d'expérience.

Georges FRAPPIER.



Pour faire le chien...

PROPOS DE LA COUR ET DU JARDIN

Le chien.

Antoine avait récemment besoin de quelqu'un pour aboyer dans la coulisse. Mais il ne savait à qui s'adresser. Son souffleur, témoin de son embarras, lui dit alors :

— Ne vous inquiétez pas, M. Antoine, je vous amènerai quelqu'un dont vous serez content.

Le lendemain, le souffleur arriva avec un monsieur d'allure grave, de tenue remarquablement correcte, qui portait à sa boutonnière le ruban d'officier d'Académie.

— M. Antoine, dit solennellement le souffleur, j'ai l'honneur de vous présenter un de mes bons amis, chanteur du plus grand talent, premier ténor du théâtre municipal de la Gaîté...

— Ah ! fit Antoine, en s'inclinant avec quelque inquiétude.

— Monsieur le Directeur, prononça alors le « premier ténor », avec une emphase qui augmenta encore le trouble d'Antoine, je vous remercie très vivement d'avoir pensé à moi, et suis heureux et honoré de mettre mes ressources tout entières à votre disposition.

— Pourquoi faire, balbutia Antoine, intimidé comme jamais il ne le fut.

Et l'autre lui répondit, sans rien perdre de sa majesté :

— Pour faire le chien.

M. George Vanor a donné, du 20 janvier au 5 février, trois conférences qui ont eu un grand retentissement dans le monde de la littérature.

La première a eu lieu à l'Odéon, sur *les Grands Pèlerinages d'amour ;* la deuxième, à la salle Wagram, avant la représentation d'*Horace* par la Comédie-Française ; la troisième, aux jeudis classiques de l'Odéon, pour la reprise du *Mercure Galant*, de Boursault.

Il est trop tard pour revenir sur la première, où notre confrère a évoqué descriptivement et poétiquement les villes d'amour où les couples meurtris abritèrent la douceur de leurs rêves.

La conférence d'*Horace*, dans cette salle Wagram, plus habituée aux meetings, a été l'apothéose lyrique de l'Idée de Patrie ; M. George Vanor a souhaité des âmes de Romains aux Français présents ; et, emporté par une éloquence qui a dépassé son sujet, il a rappelé les droits héroïques de « la France, soldat de Dieu, apôtre de la civilisation, chevalier de l'honneur du monde. »

Avant le *Mercure Galant*, M. George Vanor a présenté le tableau du journalisme au XVII[e] siècle ; puis il a passé en revue toutes les pièces françaises mettant en scène des journalistes, depuis l'*École des Journalistes*, de M[me] de Girardin, jusqu'aux *Effrontés*, d'Augier. Après cette revue érudite et pittoresque, il a parlé des effrontés du jour, et des mœurs des gazetiers vendus à des syndicats qu'il a flétris en mots vengeurs, pour exalter finalement les martyrs de la presse indépendante « pauvres et dignes, et conservant dans leurs cœurs le donjuanisme de tous les idéals. »

Et pis : Treu !

Les machinistes des théâtres de quartier ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Ils peuvent être appelés à remplir un rôle, à condition que ce rôle soit sans importance.

Dernièrement, dans un drame, dont le tableau principal se passe à la cour de France, il se trouva que le page chargé d'annoncer les personnages de marque ne vint pas certain soir.

Comment faire ? On chargea un machiniste, qui avait une belle voix, de le remplacer. Le régisseur se mit près de lui, pour lui souffler ce qu'il devait répéter, et le moment arrivé, l'affaire commença :

— Le Roi, souffla le régisseur.

— Le Roi, fit le machiniste, à pleins poumons.

— La Reine, continua le régisseur.

— La Reine, répéta le machiniste.

— Le premier ministre.

— Le premier *minisse*, dit le machiniste, avec l'accent que l'on devine.

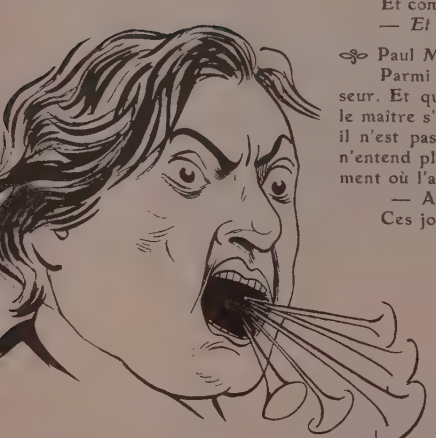
— *Tre !* rectifia le régisseur mécontent.

— Hein ?

— *Tre !*

Et comme un autre personnage entrait, le machiniste prononça du ton le plus solennel :

— *Et pis : Treu !*



Paul Mounet fait sa classe au Conservatoire.

Parmi ses élèves, il en est un qui possède une voix encore plus forte que celle de son professeur. Et quand on a un tel organe, ce n'est pas pour le garder dans sa poche. De sorte que le maître s'applique tout particulièrement à réfréner les exces de cette voix formidable, quand il n'est pas nécessaire de lui donner son plein développement. Seulement, quand il tonne, l'élève n'entend plus rien, et il faut alors que le professeur se mette à son diapason. Si bien qu'au moment où l'autre développe toute sa sonorité, il n'est pas rare d'entendre le maitre hurler :

— Assez ! Assez ! quand tu auras fini de gueuler ! ...

Ces jours-là, les trombones se taisent respectueusement.

G.-T. NORMA.

Théâtre d'Art international

JEUNESSE

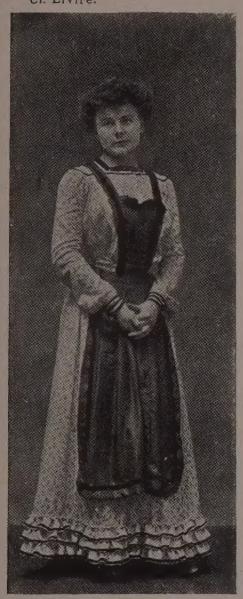
La tentative de MM. Bour et Lieussou avait semblé intéressante, mais, je dois l'avouer, presque folle. Tout le monde connaît la scène de la Bodinière, exiguë, sans profondeur ; personne ne pouvait imaginer qu'on put y planter des décors et y donner autre chose que des revuettes... Je suis tout heureux de reconnaître l'erreur de beaucoup.

La troupe joue actuellement *Jeunesse*, drame d'amour — très jolie, d'ailleurs, cette définition — en trois actes, de Max Halbe, traduit de l'allemand de la façon la plus exacte et, en même temps, la plus gracieuse par Mme Myriam Harry, un écrivain distingué qui n'a plus à faire ses preuves.

On sait quel tollé accueillit cette œuvre en Allemagne ; la campagne menée contre elle s'exaspéra à un tel point que l'auteur fut obligé de s'exiler en Suisse.

Décor de *Jeunesse*.

Cl. Elvire.



Mlle Bertile Leblanc.
Annette.

L'histoire n'est pas bien neuve : c'est l'éternel entraînement qui suit l'éternelle chanson d'amour, c'est la chute irrémédiable après l'extase bienheureuse.

Le curé Hoppé vit avec sa nièce — seize ans à peine — Annette, enfant naturelle dont la mère est morte après avoir mis au monde un fils légitime, Amandus, idiot, sournois et méchant. La vie s'écoule, monotone et paisible, entre le curé, la nièce et aussi le vicaire Gregor, homme de principes austères, de vertu rigide et intransigeante.

Mais survient Hans Hartwig, jeune étudiant, fils d'un ami d'enfance du curé Hoppé. Annette, si vive, si sautillante tout à l'heure, baisse les yeux, subitement timide devant ce grand garçon qui porte en lui toutes les séductions de l'inconnu longtemps rêvé. Oh ! comme la scène est joliment observée : lui n'ose parler, elle hésite à ouvrir la bouche, ils ne se regardent pas mais ils se voient, ils ne se connaissent pas mais ils se comprennent. Et ce qui devait arriver arrive : restés seuls, la fièvre les brûle et Hans colle goulument ses lèvres aux lèvres d'Annette qui s'offrent ingénument.

Le vicaire Gregor se doute de l'amour naissant entre les jeunes gens, renseigné qu'il est par Amandus, dont la méchanceté hypocrite épie sa sœur ; mais ce qu'il ne sait pas et qu'il apprend encore de l'idiot, au dernier acte, c'est que la jeune fille s'est donnée à Hans.

Le dénouement était difficile : un mariage, c'était bien théâtre de Scribe, le suicide eût paru bien mélo.

Voici comment l'auteur s'en est tiré, et à son honneur. Amandus déteste Hans : saisissant un fusil il le couche en joue, mais Annette se précipite au cou de son amant pour le garantir et reçoit toute la charge dans le dos : elle meurt.

Ce drame a vraiment grande allure. Un personnage, pourtant, n'est pas assez indiqué : c'est le vicaire. J'avoue être parti en me demandant s'il était ou non amoureux d'Annette ; quelques jeux de scène suffiraient sans doute à préciser l'une ou l'autre possibilité, mais en tout cas à fixer le public.

M. Bauer, *Amandus.*

M. Bourny,
Le vicaire Gré

La mise en scène de presbytère est
M. Bour m'a
trop « gosse ». Je
cela : c'est un
devrait au con-
son importance.
curé avec baucoup de
il, un élève de Syl-
coup la manière bon-

A M. Bourny
rendu avec habileté
Il est regrettable
abonné aux rôles an-
chaleur et d'entrain. Mais, que voulez-vous, quand un rôle est ingrat.....

est très exquise, et cet intérieur
frappant d'exactitude et de bon goût.
semblé un peu trop sautillant,
sais bien que le rôle veut
tout jeune étudiant, mais il
traire être comme imbu de
M. Bernard a composé un
tact et d'esprit ; c'est, paraît-
vain, mais qui rappelle beau-
homme de Feraudy.
est échu le rôle du vicaire Gregor : il a
ce prêtre on dirait haineux contre la société.
qu'un artiste de cette valeur soit comme
tipathiques, quand il dispose de beaucoup de

M. Bernard, le Curé.

Bauer a formé un Amandus très personnel ; il n'a que quelques répliques, mais comme il sait combiner ses effets !

Mlle Bertile Leblanc joue avec grâce et naturel. Elle a une jolie voix, un joli sourire, mais, mon Dieu ! qu'elle se maquille mal !

La soirée se termine par *L'Infidèle*, où j'ai eu plaisir à admirer encore une fois la séduisante Mlle Mylo d'Arcylle, très femme et très poupée, Mylo d'Arcylle, troublante de candeur perverse et de grâce ingénue.

G.-C. FÉLIZET.

Dessins de DOUHIN.

Cl. Studio.

Mlle Viviane Lavergne.

Théâtres accotés

Théâtre des Capucines. — *Au bout du fil, La Botte secrète, Monsieur Tranquille, Le Petit Homme,* et *Le Coup de Salomon.* — Deux premières, deux cinquantièmes et une... deux ou trois centième. Succès sur toute la ligne. Mais aussi avez-vous vu cette affiche ? Gémier, Mondos, A. Dubosc, Marguerite Caron, Thérèse Berka, Léonie Dallet, Berty, etc., etc. On se croirait sur l'Arc de Triomphe. Quelle constellation ! Ce n'est pas un théâtre, mais un firmament, avec cette différence que les étoiles ici sont *éclairées.*

Dans notre dernière chronique, nous avons longuement parlé de *Monsieur Tranquille* et du *Petit Homme,* cependant constatons encore la faveur dont ils continuent de jouir. Et prenons *Au bout du fil,* la comédie de M. Miguel Zamacoïs. « Allô ! allô ! c'est toi, mon chéri ? Je suis chez ma couturière ». En réalité, Clotilde est chez son amant. qui a fait installer le téléphone afin que l'adorée puisse être en communication constante avec... son mari jaloux. C'est très drôle, spirituel et interprété à ravir par : M. Mondos, dont les mines ahuries sont très divertissantes, Mlle Lyse Berty, passionnée et inquiète comme il convient, et M. Berthelier, téléphoniste amusant.

Mais le grand intérêt se portait sur *La Botte Secrète,* de MM. Franc-Nohain et Cl. Terrasse ; ceci à cause de l'apparition de Gémier en chanteur. Ce fut un enchantement ; le sympathique artiste ayant poussé la conscience jusqu'à composer un personnage digne d'un ouvrage sérieux, tout en conservant la fantaisie nécessaire à la bouffonnerie du rôle. Oyez. Un soir de 14 juillet. « *Le ciel était serein, la nuit était sans lune...* » la princesse de Comagène, (Mlle Berka), a senti une main lui frôler ce qu'on appelle autrement que la figure. Aux observations maritales, l'égoutier frôleur, Gémier, a répondu par l'apposition d'un pied dont la pointure énorme (70,71) doit faciliter la recherche.

Afin de la retrouver sûrement, le prince achète tous les magasins de chaussures... et finit par pincer sa femme dans les bras du pied ! — Excusez-nous, en pleine folie ! — Oui, c'est fou, archi-fou, mais d'une gaîté qui excite le rire, une dilatation de rate dans laquelle nous avons passé une bonne heure, partageant la joie des interprètes qui s'amusaient autant que nous. Partition adéquate très enlevante, avec, çà et là, de jolis motifs à retenir.

La Princesse était personnifiée par cette fauvette qui a nom Thérèse Berka, c'est en dire tout l'agrément ; *le Prince,* présenté par M. Mondos ne manquait pas d'hilarance, ainsi que MM. Dubosc et Saidreau, l'un et l'autre fort divertissants.

Entre temps, Mlle Lyse Berty nous avait fait goûter de jolies œuvrettes de Rodolphe Berger, Justin Clérice et Edouard Mathé, paroles de M. Miguel Zamacoïs.

Aux Mathurins. — *On se couche à huit heures, Le premier flirt de Loulou, L'Ile déserte, Son Manteau.* — Ici non plus on ne s'embête pas! Spectacle copieux débutant par *On se couche à huit heures,* un gentil croquis parisien de Léon Xanrof qui ne fait pas regretter de se coucher à minuit, car vous est réservé l'agréable plaisir de voir se mettre au lit Mlle Yrven, en chemise de satin rose — moins rose que les jolies choses qu'elle nous permet d'entrevoir... et que M. Frey apprécie.

Le premier flirt de Loulou est de Gyp. Dialogue d'une philosophie très intense, sous son apparente légèreté. *Loulou,* c'est Mlle Margel, et *M. de Folleuil,* Dieudonné : tous deux excellents. Tout autre éloge serait superfétatoire. *L'Ile déserte* nous emporte en pleine fantaisie. Elle est de Tristan Bernard et Jules Moy, et a l'heur d'être interprétée par M. Moy lui-même. L'histoire ne manque pas de cocasse : *Jules,* venu chez sa maîtresse, au moment où celle-ci part en voyage, est enfermé dans l'appartement et y reste quatre-vingt-dix neuf jours, réduit à s'alimenter de conserves et de condiments ; ce qui explique pourquoi ces deux actes sont si poivrés. Nous noterons surtout la concierge, Mlle Yrven, trouvant Jules Moy dans la chambre et, le prenant pour saint Bernard si secourable aux femmes désireuses de maternité ; aussi l'agent *Morauvak* (M. Doumert) du service des voitures... qui ne peut arrêter que les chevaux.

L'aventure de Joseph et de Mme Putiphar inspira beaucoup nos librettistes ; MM. Thalasso et Quillardet nous l'ont montrée sous une forme qui n'est pas dépourvue de piquant et la rajeunit fort heureusement. C'est très gai, de même la musique de M. Ludo Ratz, dont nombre de morceaux ont été bissés. A citer M. Frey, *Joseph,* ingénu et ténorisant, M. Carpentier, *Pharaon,* M. Morière, *Putiphar,* certainement né à La Châtre, et Mlle Eveline Janey, Zalma à la voix bien timbrée et d'un tempérament qui ne s'en laisse pas promettre. Elle a raison. « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. » Et avec ça ? Nous avons encore applaudi la verve inépuisable de Jean Meudrot, le sentimentalisme exquis de M. Léoni, et l'apparition de Mlle Gaby-Deslys — des lys et des roses dont elle semble un joli et frais bouquet.

Henry FRANSOIS.

Cl. Studio.

Théâtre des Mathurins. — SON MANTEAU.

M. Carpentier *Pharaon.* — M. Morière, *Putiphar.* — M. Frey, *Joseph.* — Mlle Janey. *Zalma.*

En Passant

Les bonnes revues sont rares et les meilleures sont souvent celles des petits concerts ; c'est pourquoi j'eus plaisir à revoir *Paris en revue* à l' " Européen ". Mais pourquoi confier à Mlle Cerda le rôle de commère ? La plastique qui, souvent, remplace le talent, ne compense pas le manque de voix..., et le compère, M. Poquelin, ne chante pas dans le ton. Certaines scènes sont pourtant de vraies trouvailles. A citer : trois types d'affreux rôdeurs qui n'osent dévaliser M. Waldeck ; les trois Claudines ; la confession candide de la petite amie de Boulaine ; Mlle Bouton d'Or, que personnifie avec tant d'esprit ingénu la gentille Germaine Lauret. — Parmi la multitude des jeunes femmes plus ou moins intéressantes qui défilent sur les planches de l' " Européen ", le talent très personnel et la grâce de Mlle Lauret sont une révélation pour un public peu habitué à applaudir des artistes dignes de ce nom, et je m'explique difficilement pourquoi M. Nunès, qui passe pour habile, n'a pas songé à mettre plus en valeur une telle pensionnaire, transfuge des Variétés, de Marigny, et autres grandes scènes, où elle acquit déjà une réputation méritée... puis elle est si jolie, si jolie, que cela suffirait à lui valoir les suffrages. A côté d'elle, Mlle Pomponette lève la jambe de récréative façon, et Mlle Margarita, qui zézaye gentiment, nous révèle d'agréables formes. Oh ! la plastique, madame, la plastique !...

Le Grand-Guignol nous offre la primeur de cinq pièces nouvelles. J'avoue mon penchant pour ce petit théâtre, le seul où l'on peut voir ce spectacle curieux et rare d'un directeur-auteur qui tente tous les genres, sans souci des traditions surannées, et qui fait interpréter des pièces qui ne sont pas toutes de lui. *Le Fétiche* nous montre un fils qui a mal tourné — on tourne comme on peut — sur le point d'assassiner sa mère, qui l'attire chez elle pour assouvir sa fringale d'amour. Ces deux personnages peu sympathiques se reconnaissent à temps pour éviter que quelques spectatrices sensibles tombent en syncope. Vous eussiez pu, mon cher M. Maurey, traiter ce sujet de façon plus dramatique, car vous n'ignorez pas, je gage, que la dame qui se trouve mal constitue un des attraits du Grand-Guignol. Paul Franck est, comme toujours, plein de talent dans le rôle difficile du Gigolo sans scrupules..., mais cela ne le fait pas engraisser.

Et voici Mlle Méryem, la douce Aniza des *Deux Bosses*, que deux messieurs en habit applaudissent outrageusement. J'en arrive à penser que le théâtre est une école de morale, puisqu'il devient le refuge des demi-mondaines qui se rangent... mais cette remarque n'a pas pour but de contester leur talent dramatique.

Olympia-Revue, tel est le titre — plus pompeux que le mérite — du spectacle innové par ces MM. Isola, boulevard des Capucines. Revue d'allure vieillotte et privée de trouvailles. A peine peut-on citer d'elle : le Balzac statufié, dont le nez s'illumine, à certains moments, de rubéfactions inattendues ; une suggestive démonstration de peinture dans un musée ; enfin, une scène désordonnée qui se passe entre certain Menuisier et des demoiselles que ce personnage prétend asservir aux charmes de la musique ; on chante, ici, une mélodie que l'on juge — à cause de sa limpidité tout à fait étrangère à la brutalité de notre siècle. L'escalier-apothéose rappelle assez — mal celui que les Variétés trouvèrent pour leur Revue de 1901.

Hambourg, 3 février. — *Médée* (en allemand Médéa), tragédie en cinq actes (c'est trop) au *Deutsches Schauspielhaus*.

Dans l'immense salle chamarrée d'ors criards et de tentures, le Tout-Hambourg sélect se presse. Quelques messieurs en habit, et beaucoup de dames, toutes en cheveux (qu'en penses-tu, Samuel ?) et en toilettes claires ; les femmes sont laides, les jupes mal tirées, les corsages plissent. A contempler ces horreurs, nos grands Rouffs et Paquins frétilleraient d'aise.

Tout s'éteint et la toile se lève : Médée se dispute avec Jason et le décore d'épithètes aussi peu harmonieuses que polies ; sa fureur se tourne ensuite contre l'aïeule Gora et finit en rage hystérique quand paraît le roi, qui lui vole ses enfants. Cette plaisanterie n'est pas du goût de Médée qui, durant deux actes, réclame sa progéniture et s'en prend à tout le monde. Or, on ne lui a pas plutôt rendu le fruit de ses entrailles qu'elle poignarde les pauvres petits... Cette femme avait, décidément, un bien mauvais caractère !

J'applaudis, comme il convient, à ce sanglant spectacle, mais, comme certains détails de l'intrigue m'échappaient, je demandai en pur allemand à un Hambourgeois de mes amis de vouloir bien me donner quelques explications complémentaires.

— Ce sont des vers, me répond-il.

— Alors ?

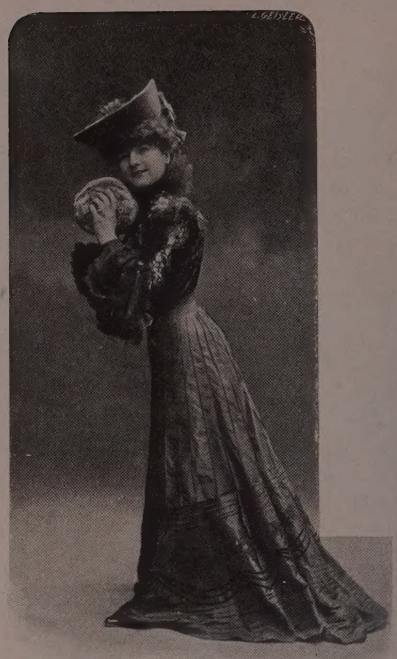
— Alors, puisque ce sont des vers allemands, c'est incompréhensible, même pour nous.

JACK D'ANGE.

Cl. Cantin et Berger

Mlle GERMAINE LAURET

LA MODE AU THÉATRE



Mlle Dubieff.

Si nos chères et belles actrices veulent porter à la scène les tissus nouveaux qu'ont imaginé les fabricants, il leur faudra demander à leurs auteurs favoris des pièces dont l'intrigue se déroulera toujours pendant la saison ensoleillée. Ils sont si légers, si souples, si clairs, si pimpants ces tissus, que le moindre nuage leur porterait ombrage ; il leur faut le soleil aux gais rayons, aux chaudes effluves.

Et encore je n'ai pas dit qu'ils ont des couleurs et des dessins empruntés au style nouveau le plus tendre et par conséquent le plus charmeur ; il faut noter, de plus, qu'ils devront être ornementés par les plus délicieux bijoux, par les pierres les plus précieuses.

Ainsi que le prédit Octave Uzanne, qui est l'arbitre de toutes nos élégances modernes parce qu'il a étudié, avec la patience et la science d'un bénédictin, toutes les élégances anciennes, il est certain qu'avant très peu d'années, le style byzantin, pour les toilettes, trouvera son renouveau dans les coquetteries féminines. Que d'ors ! que de scintillements ! que de broderies ! que de passements ! que de rayonnements ! n'est-ce pas, en même temps, dire que de joies ! pour toutes les femmes qui verront ainsi rehausser et resplendir leur beauté.

Déjà il est question de somptuosités, mais on ne va pas jusqu'à imiter Théodora ; on se contente de porter des jaquettes en taffetas souple avec garnitures de straps, ce qui, à certains points de vue, a un petit air dix-huitième siècle — lequel semble être la négation du Byzantin — mais n'oubliez pas que c'est simplement une apparence et que si, comme on le dit, « tout chemin mène à Rome », il peut mener aussi à Byzance. Je vous ai déjà assuré cela, mais chaque jour en apporte une nouvelle confirmation. Les fameux béguins ornés de perles fines et de fils d'or, en faveur tout le long de la Côte d'azur, en sont une sensationnelle manifestation. Il en est de même de ces étoffes qui tombent avec majesté, qui sont souples et se prêtent aux drapés les plus somptueux. C'est à elles que l'on demandera nos toilettes de printemps. Le style moderne dans nos atours, la réforme du costume féminin nous conduiront tout doucement à Sainte-Sophie.

Après tout, qui ferait mieux valoir les lignes et la beauté sculpturale de la femme ?

Vicomtesse de RÉVILLE.

LIVRES A LIRE

Un des livres les plus remarqués, cette quinzaine, est bien certainement *Monsieur l'Armateur*, d'Henry Fransois. Voici, enfin, un ouvrage significatif, vigoureusement conçu et traduit dans une langue qui persiste toujours agréable dans la traduction des rudesses et des grossièretés à laquelle elle s'oblige. C'est un livre vengeur, qui révèle le misérable état des pêcheurs que leur faiblesse et leur imprévoyance astreignent au servage de patrons trop souvent peu scrupuleux, même canailles. Les pêcheurs d'ici sont du Nord, de Dunkerque : ce sont des Islandais, mais point des Islandais poétiques et rêveurs ; de rudes ouvriers obligés au labeur lassant de la pêche, vivant dans une constante demi-nuit, où sont tapis tous les périls du flot.

On ne peut rien imaginer de plus poignant que la lente et dramatique perpétration du fatal destin de la *Mariane* — bateau sacrifié — encouragée par l'impitoyable avidité d'un forban, la lâche envie d'une gueuse, et acceptée par la colère jalouse d'un mauvais frère.

Nous assistons, dans *Monsieur l'Armateur*, à des scènes horriblement magnifiques, uniques. Et quel dénouement prestigieux clôt cette poignante histoire !

M. Henry François

☞ A la librairie Ollendorff, paraît le nouveau roman de Georges Ohnet : *Marchand de Poison*. Ce livre, qui raconte une angoissante tragédie du cœur humain, est une des œuvres les plus pathétiques de l'illustre auteur du *Maître de Forges*. Ajoutons que c'est le réquisitoire le plus violent qu'on ait écrit jusqu'à présent contre l'alcoolisme.

☞ L'éditeur Flammarion publie : *Honneur et Croix d'honneur*, par E. Rochard. C'est la fin du roman des *Deux Eves*, dont le premier épisode avait pour titre : *Mariages militaires*.

☞ *Reflets sur le Sable et sur l'Eau*, le nouveau volume de poésies de Mme Alphonse Daudet, vient de paraître chez l'éditeur Lemerre. C'est un choix de pièces émues, évocatrices, dans la manière si pénétrante et si subtile de l'auteur d'*Enfants et Mères* et de l'*Enfance d'une Parisienne*.

☞ *En regardant passer la Vie*. Dans ce livre émouvant, que l'auteur d'*Amitié amoureuse* et Henri Amic publient chez Ollendorff, s'ouvrent au lecteur les tiroirs où se tenaient cachés des souvenirs inconnus sur Guy de Maupassant, des lettres inédites de Musset, de George Sand, de Marie Dorval, de Jules-Bastien Lepage, etc.

H. LEFIN.

Le Gérant : Louis GEISLER.